

L'IDENTITÉ N'EST PLUS CE QU'ELLE ÉTAIT

[Jean-Pierre Lebrun](#)

Érès | « [La revue lacanienne](#) »

2020/1 N° 21 | pages 43 à 50

ISSN 1967-2055

ISBN 9782749268200

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-la-revue-lacanienne-2020-1-page-43.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'identité n'est plus ce qu'elle était

Jean-Pierre Lebrun

Tout le monde, en première approche, conviendra que l'identité n'est pas un concept psychanalytique. Pourtant, dans son séminaire *Vers l'identité* Colette Soler commence par quelques remarques très judicieuses à contrecourant de ce « pré-jugé » : « Le mot en vogue dans la psychanalyse est certes identification, mais quelle est la fonction ou la visée d'une identification, quelle qu'elle soit, si ce n'est assurer de l'identité ? Du coup, il faut saisir que, sous le problème des identifications, c'est le thème de l'identité qui traverse tout l'enseignement de Lacan du début jusqu'à la fin [...] Il s'agit d'un bout à l'autre d'obtenir une identité qui n'emprunte pas à l'Autre du discours, comme le font toutes les identités qui passent par une identification et que j'ai appelées identités d'aliénation. [...] D'un bout à l'autre ce qui se construit dans l'enseignement de Lacan, c'est la fin par identité de séparation. Identité, c'est le contraire de l'égarement ; séparation, c'est le contraire de la sujétion¹. »

Colette Soler termine sa première leçon en évoquant le malentendu qui d'ailleurs s'en est suivi : Serge Leclair, lors du congrès sur la passe en 1979, avait évoqué le sujet subverti de la psychanalyse comme un sujet « sans identité », ce que Lacan n'avait pas à l'époque contredit. Mais Colette Soler ajoute alors : « Ce n'est vrai que du

Jean-Pierre Lebrun est psychiatre, psychanalyste à Namur et Bruxelles, membre de l'AFB ALI Belgique et directeur de trois collections chez Érès : Humus, Psychanalyse et écriture, Singulier et pluriel.

sujet en tant que supposé au langage, mais pas du sujet que Lacan lui-même a qualifié de réel dans “R.S.I.”². »

Dans le monde d’hier, chacun avait une identité : elle était donnée par le discours social. D’où d’ailleurs que l’identité ne faisait pas question. Le collectif s’imposait à quiconque au travers de l’ethnie, la religion, le sexe anatomique, la généalogie, la langue, le lieu de la naissance, les nom et prénom... La place, l’identité était donc donnée parallèlement au fait que le collectif s’imposait à l’individu.

Il faut rapidement repasser en revue l’histoire pour faire émerger l’individu d’aujourd’hui pour qui l’identité est, a contrario, devenue une question centrale, un problème permanent.

On pourrait ainsi distinguer quatre grands types d’individus : les deux premiers relèvent de l’Ancien Régime : l’individu traditionnel – monsieur tout le monde – était fondu dans un social inerte, ou qui changeait tellement lentement que le temps d’une vie ne suffisait pas à le faire percevoir. Son existence était entièrement façonnée et codifiée par les traditions et ce n’était que très rarement qu’il parvenait à se soustraire à ces contraintes. En deuxième type, il y avait l’individu pas comme tout le monde, l’aristocrate, qui lui aussi était contraint mais qui disposait néanmoins d’une certaine liberté pour autant qu’il consente aux attentes sociales à son égard.

Avec la modernité, ces places qui allaient de soi sont bouleversées pour laisser apparaître un troisième type d’individu, celui qui se donne la liberté de chercher à réaliser sa singularité, et qui ne peut le faire qu’en s’opposant ou en se soustrayant aux exigences sociales, bref en transgressant. Identité déjà de séparation donc, que soutient le psychanalyste dans la cure ! Singulier et collectif restent dès lors tous les deux en piste. C’est l’individu de l’hybridité : il fait partiellement ses propres choix mais il leur reste soumis sans se donner le droit de les révoquer à tout moment, tant l’empreinte du social reste à son programme, tant celle-ci qui d’abord l’aliène constitue aussi ce dont il lui faut se séparer. On comprend qu’en ce cas passer de l’identité reçue au « sans identité » suffise pour décrire le trajet de l’analyse.

Mais c’est la quatrième version de l’individu qui change vraiment la donne : celui-ci se présente comme autonome, apparemment d’emblée

séparé, qui, de plus, fait dépendre de lui la norme collective, qui ne se soumet donc plus mais qui, en revanche, soumet ; qui n'est donc plus assujéti au social mais qui, au contraire, l'organise à son gré et selon sa propre référence. « Le glissement s'est fait vers un individu qui trouve les principes de ce qu'il veut être en lui-même et non dans ces schémas sociaux hérités et figés. Ses choix ne seraient plus tant autonomes au sens de l'exercice de son libre arbitre qu'au sens de posés indépendamment de l'ordre familial et de l'ordre social, voire contre eux. [...] C'est bien de mutation qu'il s'agit dès lors que l'on comprend l'individualisme comme une vision de l'individu en tant que principe d'organisation des relations sociales³. »

Cette quatrième version de l'individu n'est advenue que depuis environ un demi-siècle ; elle se préparait certes depuis longtemps mais ce n'est que récemment qu'elle s'est littéralement accomplie, mettant fin à l'hybridité qui existait encore hier entre social et singulier. Elle est conséquente au changement d'hégémonie culturelle sur lequel je me suis largement expliqué⁴. Identité dès lors sans séparation ! D'où qu'un travail d'appropriation subjective doit aujourd'hui se faire pour construire son identité. Il faut se la donner ; elle n'existe plus en tant que reçue et du coup, affaiblit, voire annule la possibilité de séparation.

Cela dit, paradoxalement, même si ce n'est plus directement visible, il s'agit toujours de se donner son identité à partir de ce que l'on a reçu ; on doit désormais négocier avec ce qu'on n'a pas choisi : son sexe, son nom, ses parents, le lieu où on est né, la langue que parle l'entourage... Autrement dit, l'identité est donc néanmoins toujours en rapport au collectif, elle n'est pas – loin s'en faut – que singulière mais les rapports du singulier au collectif se sont inversés.

Pour reprendre la formule bienvenue d'Olivier Rey, le « Je » était le singulier du « Nous », le « Nous » est devenu le pluriel des « Je⁵ ». La primauté du collectif, du tout sur les parties, a cédé la place à la primauté des parties, le tout n'étant plus que produit par ces dernières et ne les excède plus.

Ce qui fait alors différence, c'est bien le rapport que l'on a spontanément au collectif : hier, il me déterminait, il s'imposait à moi, il

exigeait même que je me sacrifie pour lui, comme c'était le cas du temps pas si lointain où on allait à la guerre, « la fleur au fusil ». Ce n'est que progressivement que le sujet a disposé d'une légitimité pour se décaler de ce que la société exigeait de lui et qui, au travers de ses exigences, apportait à son identité une reconnaissance symbolique qu'aujourd'hui il n'obtient plus. Aujourd'hui, c'est l'individu qui a d'abord droit de cité même s'il s'agit alors de le confronter à d'autres sous la houlette d'un « vivre ensemble ».

Ce renversement n'est pourtant que d'apparence car, si le sujet doit désormais trouver sa voie(x) propre, il reste toujours tributaire de là d'où il vient, mais il est vrai que l'actualité lui laisse « croire » que c'est maintenant son choix qui va pouvoir prévaloir, voire qu'il y a là désormais « droit » en la matière ! C'est alors de ce Droit qu'il espère – en l'exigeant – obtenir la reconnaissance symbolique qu'en fait il a cru devoir et pouvoir refuser pour avoir accès à sa singularité et trouver son identité.

Il ne lui reste alors souvent plus qu'un appel incessant à cette reconnaissance qui n'est plus en ce cas qu'imaginaire tant il a scié la branche sur laquelle il pouvait compter pour sortir du renvoi en miroir d'une image à l'autre.

L'effet de grande nouveauté de ce dispositif, dont on est encore loin de prendre la mesure, s'est, par exemple, étendu à toute l'éducation : elle laisse l'enfant croire qu'il peut vraiment choisir, qu'il pourrait vraiment avoir le choix de consentir au social. À un moment où il ne sait pas encore que choisir implique de renoncer à ce qu'on n'a pas choisi. Il est alors laissé au choix du marché, sans deuil à faire du tout possible, alors qu'en fait, pour reprendre la référence de Lacan, ce choix ne se pose qu'en termes de « la bourse ou la vie ». S'ensuivra dès lors bien souvent la persistance d'un refus, du refus qu'une jouissance soit refusée.

La question se pose alors de savoir, si dans un tel contexte, la première identification au père⁶ est encore d'actualité. Rappelons ce qu'en dit Freud : « Cela nous ramène à la naissance de l'idéal du moi, car derrière lui se cache la première et la plus importante identification de l'individu : l'identification au père de la préhistoire

personnelle. (Rappelons qu'en note, Freud ajoute : peut-être serait-il plus prudent de dire "identification aux parents", car avant la connaissance certaine de la différence des sexes, du manque de pénis, père et mère ne se voient pas accorder une valeur différente.) Celle-ci tout d'abord semble n'être pas le résultat ou l'issue d'un investissement d'objet ; c'est une identification directe, immédiate, plus précoce que tout investissement d'objet⁷. »

Or, commente Colette Soler, « que sont les parents indépendamment de la différence des sexes sinon ceux qui incarnent l'Autre de Lacan ? Et d'ajouter que Freud pose que tout petit enfant prend l'Autre, celui qui pour nous est en position d'Autre comme modèle. [...] Si on limite ça au père, comme Freud le fait le plus souvent, on dira que tout petit garçon prend son père, quel qu'il soit, comme modèle⁸ ».

Dès lors, si l'on reconnaît à l'individu d'aujourd'hui ce pouvoir de faire société, c'est de lui-même qu'il va penser pouvoir se construire et même construire ce qui fait la collectivité. Ne peut que s'en suivre que la notion même de modèle en perd sa pertinence, jusques et y compris celui du père de la préhistoire primitive. C'est en revanche une identification à un sujet de droit qui tiendra lieu d'opération première.

S'en suivra l'abolition de l'Autre comme scène où prendre sa place, mais aussi et surtout l'invitation à croire que l'individu est en droit de consentir ou au contraire de récuser les lois de l'Autre.

C'est à cet endroit précis que le bateau ne peut que chavirer, car cela équivaut à ne plus faire entendre que nous sommes soumis aux lois du langage et de la parole, que c'est un trait de l'espèce humaine que d'être un parlêtre.

Au fond, si je puis me permettre ce raccourci, le travail de Lacan au début de son enseignement a bien été à la suite de Freud, d'ébranler la notion d'une identité comme l'était celle d'hier pour montrer la prévalence d'une division subjective. En ce sens il a bien contribué à faire basculer la notion d'identité, faisant du sujet de la psychanalyse un sujet sans identité, ainsi que le décrivait Serge Leclair. Mais dans le même mouvement, ou plutôt dans la suite de son enseignement, Lacan a promu l'identification au symptôme, (au sinthome), c'est-à-dire une

identité quand même, au-delà du sujet divisé du langage, qui consent à s'approprier ce qui pour ce dernier fait butée réelle.

L'identité d'hier était toute symbolique et distribuée par le collectif qui la donnait pour consistante. L'identité d'aujourd'hui est à construire mais se retrouve sans reconnaissance autre qu'imaginaire sauf à prendre appui sur le réel du nouage que le sujet a pu opérer entre les signifiants qui le déterminent et le corps qu'il habite.

Mais, faute d'identifier ce trajet toujours à l'œuvre, que signifie l'identité ? Elle laisse le sujet se retrouver sans butée, jamais repérable, toujours à la traîne de devoir se prendre les pieds dans le tapis du collectif et dans les exigences d'un narcissisme seulement imaginaire.

On perçoit alors les effets de perte de cette identité d'hier sur le sujet d'aujourd'hui : ils le condamnent à rechercher son identité en lui laissant croire que celle-ci pourra lui assurer la consistance qu'il désespère de ne plus avoir. Ce faisant, il s'épuisera dans une recherche plus que jamais vaine, seulement à partir de lui-même, se condamnant ainsi à un travail sans relâche qui ne sera pas sans susciter burn-out, fatigues et dépressions en tous genres. Pas non plus sans inciter à la victimisation comme rempart efficace à tout questionnement à ce sujet. Faute d'identité de séparation, c'est l'égarément dans la recherche du trait qui pourra faire ségrégation et appartenance à un quelconque lobbie, que ce soit celui des patineurs, des diabétiques ou des victimes du harcèlement...

Tous traits qui marquent bien le passage de la société de la négativité à celle de la positivité, comme l'appelle Byung Chul Han.

Il nous faut alors bien percevoir le « faussement » que ce modèle introduit car ce qui s'insinue alors dans la psyché de ces individus auteurs d'eux-mêmes, c'est *un sous-équipement de l'appareil langagier*. C'est comme si les sujets ainsi aspirés dans cette quête identitaire n'avaient plus en eux la boussole qui leur permet de faire face à ce que parler implique, de ce que j'ai appelé « les contraintes réelles du Symbolique ».

Ce sous-équipement s'infiltré alors dans leur existence de manière insidieuse : la différence générationnelle ne leur apparaît plus comme

allant de soi ; la mort devrait pouvoir n'être plus au programme ; la rencontre de toute limite suscite leur colère et leur violence et ils doivent trouver des responsables à ce qu'ils ne peuvent vivre que sur le mode de la victimisation, l'exigence de satisfaction est insatiable et les pousse à la fuite en avant permanente, toute frustration devient intolérable, l'immédiateté est à tous leurs programmes, se retrouver devant leur propre énonciation ne suscite que de l'angoisse, l'incertitude leur paraît intolérable et donc impraticable, la décision impossible à prendre, le déroulement de la temporalité n'est plus de mise, la confiance en soi leur manque toujours, leur demande ne peut que devoir trouver l'objet, le deuil leur est impossible, le frayage d'une voie tierce ne dépasse pas l'alternance toujours plus rapide entre fusion et abandon, bref un ensemble de traits qui indiquent à quel point leur psyché est édifiée sur du sable, faute d'une « identité de séparation » seule à même de leur servir de point d'appui.

Tout cela serait à largement développer pour faire entendre le bouleversement radical que nous réserve la clinique actuelle. Car il s'agit de prendre au sérieux l'avertissement de Byung Chul Han lorsqu'il écrit que « la psychanalyse freudienne présuppose la négativité du refoulement et de la négation. [...] Aucun processus de refoulement et de négation n'est associé aux affections psychiques d'aujourd'hui, telles que la dépression, le burn-out ou le syndrome de déficit d'attention-hyperactivité. Celles-ci renvoient plutôt à une surcharge en positivité ; non pas à la négation mais plutôt à l'impuissance de dire non ; non pas au verbe ne-pas-avoir-le-droit-de mais à pouvoir-tout. Ainsi la psychanalyse ne nous permet pas d'accéder à ces affections⁹ ».

Il ne s'agit évidemment pas de se soumettre à ce verdict, mais bien plutôt de l'entendre afin d'en prendre toute la mesure pour ce qu'il en est du transfert et de comment le désir de l'analyste s'y retrouve dès lors autrement convoqué.

Notes

1. C. Soler, *Vers l'identité*, séminaire 2014-2015, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2015, p. 8 et 15.
2. *Ibid.*, p. 16.
3. *Revue Nouvelle*, « Demain l'individualisme », n° 2, 2020.
4. J.-P. Lebrun, *Un immonde sans limite*, Toulouse, érès, 2020, particulièrement p. 21-36.
5. O. Rey, *Quand le monde s'est fait nombre*, Paris, Stock, 2016, p. 62.
6. Je remercie ici Janine Marfchioni-Eppe de nos échanges à ce propos.
7. S. Freud, « Le Moi et le ça » (1923), dans *Essais de psychanalyse* Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque », 1981, p. 243.
8. C. Soler, *op. cit.*, p. 96.
9. Byung Chul Han, *La société de la fatigue*, Paris, Circé, 2010, p. 18.